

Beltram Carlo

# L'Améthyste sertie de bruyère





## Hymne à la vie

La vie se chante, s'écrit, se dessine, se conte, se crie, se dit, se meurt, se pleure... Que dis-je ? C'est le bourgeon qui propose sa fleur au vent de la nostalgie. C'est la création dans l'enfance, c'est le germe de la création dans le champ intérieur de l'enfance. C'est l'épi de blé qui se souvient des primes semailles. C'est la pluie qui révèle l'âme des talus. C'est dans le sous-bois de la mémoire, l'améthyste sertie de bruyère.

La vie est un chant, un monologue, une peinture, un récit, un conte... qu'importe ! C'est l'abeille qui me fredonne sa chanson, c'est un hymne à la lumière de miel dans la ruche des pensées, c'est le ver prodige qui me guide dans une terre complexe, c'est la dormance des racines ensevelies, c'est la rivière naissante qui gagne l'autre rive, c'est le rat des champs qui, après la moisson, pleure sur le coquelicot, c'est une parcelle d'herbes folles et de trèfles fleuris. Un hymne à la vie nébuleusement.

Un hymne à la vie, la promesse parfumée de la fleur au pédoncule du fruit, un hymne à la vie parmi les saisons de mes années, parmi les nuées d'insectes dans la main du cueilleur, parmi les palpitations du raisin mûr dans la bouche du vendangeur, assurément, un hymne à la vie... Naturellement.



Je l'ai dit au vent chargé de fragrances  
En buvant l'eau verte de ton regard,  
Je l'ai dit à l'espérance qui à la pointe des étoiles tisse sa toile,  
J'ai soif de pluies éthérées sous les soleils couchants,  
J'ai soif de lumières de rosée sous la pressante brume !  
J'ai besoin de sillons pour parcourir mes racines,  
Ces sanglots ramifiés qui à l'air libre éclairent les ruisseaux,  
Ces branches qui ne gonflent d'espoir que gorgées du sang des feuilles !  
J'ai besoin de sentiers souterrains pour y semer mes pourpres fertiles,  
L'aubépine apprivoisée, et la mûre savoureuse de la ronce !  
Forêt, je te dois ce bijou qui scintille au versant des soirs fêtés,  
L'améthyste sertie de bruyère, le nénuphar des rivières qui la jalouse,  
Le corps à corps baignant dans la transparence !  
Je te dois la feuille limpide qui verdit sous la sueur du matin qui s'anime !  
Forêt, Je te dois l'herbe tendre qui pousse parmi les rocs,  
Je te dois la fougère qui ordonne les nuances de l'air subtile,  
Des soirées qui somnolent à l'ombre des châtaigniers !  
J'ai chanté bien des fois la source dans le logis de l'aurore,  
J'ai chanté l'arbre feuillu sous les baisers du soleil,  
J'ai chanté la brande dans l'intimité des clairières.  
Forêt, je te dois l'aval du langage en amont du silence,  
L'écume des cascades qui dévalent les collines de l'enthousiasme !  
Libre, je suis comme ce luth au vent qui enfante des gammes  
Dans le hamac harmonieux des lueurs !  
Libre comme la folle avoine qui danse sur un tapis de mousse paillé de rêves.  
Je l'ai dit, ô forêt, assis sous un arbre chargé d'abondances,  
En suivant d'une larme l'allégresse du fruit mûr,

Que L'ivresse dans une auberge éphémère exile mes ailes entre deux nids,  
Qu'elle aspire, à jamais, à s'épanouir auprès d'une fleur traînant son  
parfum !

Toute fêlure est chair lancinante et précieuse qui tamise le cristal de roche,  
Toute amertume a son pommier dans un verger de douceur !

J'ai cherché ta main moussue dans le nid de l'arbre,  
J'ai cherché le goût de la rosée dans le germe éclos,  
Ton souffle dans la tourmente des pesanteurs d'orage.  
De tous ces vents qui improvisent dans les cimes des arbres,  
Je reçois la musique pénétrante et fertile,  
Et sur le sommeil qui apprivoise mon cœur,  
Je bâtis des manèges épistolaires sous une volée de plumes.  
Forêt, je te dois ces cueillettes que la chair des mûres habille  
Auprès des ronces vertes de l'existence !  
Mes lèvres à ton souvenir se sont parées du miel des roses,  
Mon cœur s'est parfumé au vent de ta douce mélancolie.  
Forêt, Je te dois le ferment de l'air ambiant,  
L'indicible sève sylvestre dans tes moelles enchantées,  
Je te dois la clarté du genêt qui trempe sa fleur dans le gué,  
Je te dois cette améthyste sertie de bruyère !

Te souviens-t-il de la source des landes qui recouvrait sa pudeur de  
fleurs d'ajoncs ? Tes lèvres y goûtaient le germe de l'avenir, les jeunes  
pousses du jour défaisaient les plis de la nuit. A l'ombre des chênes rouges  
aux vesprées mémorables, tu aimais à me chanter cette complainte  
maternelle :

Ne coupe pas le chardon de la Belle-Dame,  
Le soleil éblouit de ta faucille la lame !  
Souviens-toi de la rosée des ombelles en liesse,  
A ton front le vent près de la fontaine se presse,  
L'eau aussi renouvelle son cours pour la flamme,  
Ne coupe pas le chardon de la Belle-Dame !  
De lourds nuages peuplent de pluies ta mâle voix,  
Là-bas la brise caresse les mêmes émois,  
Souviens-toi du fruit et de sa première larme,  
Ne coupe pas le chardon de la Belle-Dame !

Que deviendrait le chardonneret sans les graines de la ressemblance ?  
Vers l'exil mon souffle tourmente les nuages ; aux peines qui renouvellent  
leurs remords, il n'y a guère d'adieu. La glaise niche aussi dans le ciel, les  
cimes contemplant leurs racines.

O flot d'écume, je te dois ce rhizome à la fraîcheur des nappes migratrices !  
Souviens-toi du minéral dans la croissance de la fleur :

Ne coupe pas le chardon de la Belle-Dame,  
La chenille bourgeonne en chemin sur le feuillage,  
Qui d'ombre et de lumière rêve au voyage  
Que le vent élargira aux sillons de l'âme !  
Souviens-toi de la chlorophylle qui à minuit  
Déshabille les palpitations épineuses  
D'une nature recomposée au fil des pluies !  
La cruauté est la faiblesse aigrie des lames,  
Souviens-toi des éclaboussures venimeuses,  
Ne coupe pas le chardon de la Belle-Dame !

Si le vent me surprenait sous mes ailes, j'envahirais le ciel clairsemé de  
joyeux pollens pour embellir les champs, je révélerais le jour aux ailes  
brunes de la vanesse !

Qu'on me nomme cirse ou panicaut, sur le champ, j'extrais la fraîcheur  
de la terre, et j'inonderais le soleil d'eau purifiée, flot de sang jaillissant du  
cœur des ombrages !

Souviens-toi de la beauté, et de ses adages :

Ne coupe pas le chardon de la Belle-Dame !  
O enfance insouciante les senteurs apaisent  
Les douleurs pures qui nourrissent l'espérance,  
Et dans la clarté d'une matinée d'aisance,  
L'insecte vert batifole tout à son aise.  
Si les senteurs n'offrent plus leurs ailes aux saveurs,  
Si l'éloignement déflore les capitules,  
La cupidité malmènera nos vents semeurs,  
D'une aile lente le papillon ira sans âme.  
Souviens-toi maculé de sang le crépuscule,  
Ne coupe pas le chardon de la Belle-Dame !

Je te dois le roseau habile à retourner le vent, la pesse festive à l'esprit sensuel, et l'air de ton souffle qui épure mes racines ! Je te dois la douleur charnelle dans la joie du sanglot, et la mémoire en fleur pleine de parfums inassouvis !

Sur son fil funambule le passereau fixe l'horizon, son ombre le suit, est-il déjà trop tard ?

Gorgé d'écume et de soleil j'irai à la source minérale,  
Brasser le vent avec les branches du saule.  
De vagues en saisons, et d'un cœur idéal,  
Je ramènerai les bourgeons à leur étoile.

Dans la mare des anoues les roseaux croissent,  
Les chants assourdissent confusément la brise.  
Sur sa nappe le nénuphar cueille un soleil,  
Un brin de lumière dans une herbe éprise.

Longue est la nuit où demeure le ciel secret !  
La rivière a noyé les lueurs à la ronde,  
A redonné à l'innocence son air follet  
Qui émerge d'entre les eaux vagabondes !

Dans la roselière le passereau s'éveille  
A la joie brute que tamise la rosée.  
Pourtant l'iris voisin a aussi ses merveilles  
Pour purifier les cœurs que rythment les journées.

Telle la mauvaise herbe qui luit au soleil,  
Je grandirai parmi les exquis brulûres.  
Pendant l'éclaircie, je longerai le lierre  
Qui se moque de l'ortie et de ses piqûres.

Ce qui plait au roseau, c'est la plume légère  
Qui contemple le ciel bas entre deux serments.  
Au jour morose j'offrirai un chant primeur,  
J'appartiens à l'essor des rêves sous le lierre.

Sous l'aile tourmentée du sommeil, ma voix s'agite dans la brume pour éclaircir le versant obscur de la parole indécise :

Ohé de la vie ! J'appartiens à la calcite, voyez mon pied nu scintiller dans l'eau du gué flâneur ! J'arpente mes appétits en creusant mon nid au cristal des roches intrépides. Ohé de la vie ! J'appartiens à l'aiguille de sel quand la bise secoue le pin d'hiver ! Le soleil blanc décoche ses flèches de phosphore, il ne m'atteint pas. Je suis plus léger que le souffle, plus souple que la feuille dans un bain de lumière. Voyez là-bas l'ombre qui vacille sous les nuances ! Ohé de la vie, les pluies dévalent la colline pour distraire la rivière, la fontaine riveraine exhale les parfums des fleurs abyssales ! N'ayez crainte ! L'écume du torrent sort un nouveau refrain de ma bouche, ohé de la vie ! Chante jeunesse, chante les feuilles de chêne, chante le jour et sa montée de sève, en avant la danse, le pas fiévreux du matin recommencé ! Ohé de la vie ! J'appartiens à la course de l'éclair dans la chaleur de l'été, d'une source à l'autre j'abreuve mon arbre de vie au sein du liseron. Ohé de la vie ! Oui, araignée du destin, je crois à la nature qui se dévide sous l'étoile lactée de l'innocence ! Je crois à la pierre éclore dans l'intimité du silence, et quand bien même le ciel se couvrirait, toujours ruissellerait la perce neige tardive ! Je crois à la tendresse lorsque la branche abrite l'oiseau migrateur, je crois aux sentiments éparpillés parmi les plis soyeux des capitules ! Ohé de la vie ! J'appartiens au ciment transparent d'un nid de pierre, j'appartiens à la blessure du givre sous le soleil ! Ohé de la vie, un rêve de sang a irrigué le crépuscule de mon arbre fruitier !

Ah poésie, terreau à fleur de peau, chaque jour est renaissance !  
Chaque jour, je repense au regain audacieux des Perrettes :

Avec ta fourche fane au vent l'herbe humide,  
O petit faneur comme tremblent tes matins !  
Le soleil a renversé les nuées perfides,  
Et se fraye un chant dans une meule de foin.

O petit faneur comme tremblent tes matins !  
Comme la péliade qui quitte son logis,  
Emmêle ton regain aux beaux jours des andains,  
Et laisse les brins du soleil dorer ton nid !

Avec ta fourche fane au vent l'herbe humide,  
La vipère siffle sous les orties poilues,  
Et gare au lézard à la gueule stupide  
Qui déniche dans le foin une taupe nue !

Avec ta fourche fane au vent l'herbe humide,  
O petit faneur comme tremblent tes matins,  
Et gare à l'orage qui éclaire le vide,  
Qui ensorcelle des pluies venues du lointain !

Pendant que le genêt absorbe la rosée,  
Avec ta fourche fane au vent l'herbe humide !  
Le cœur à l'ouvrage, et de foin des brassées,  
O petit faneur comme vont tes bras limpides !

Pendant que les frelons abrutissent tes sens,  
O petit faneur comme s'égarent tes mains !  
Le vent a la mémoire des parfums d'essence  
Qui renouvellent le courant d'air de demain.

Si le regain a le visage de l'amour,  
Si la clarté stimule l'élan dans les cœurs,  
C'est que la fenaison s'émerveille en plein jour,  
Près des odeurs de juin râtelées en douceur !

Avec ta fourche fane au vent l'herbe humide,  
O petit faneur comme tremblent tes matins !  
Trempe tes jours dans le soleil d'un ciel limpide,  
Et fraye-toi un chant dans une meule de foin !

Sous un ciel d'orage, tu me contais les eaux troubles du gué des Prés Canes. Il ne fallait pas courir, ni s'abriter sous le chêne, pour sentir les effluves du bien-être. Tu nous disais qu'en ce lieu le jour avait puisé sa lumière, et je prenais mon temps à tremper mes pieds dans l'eau stagnante, s'épanouissant sur son parterre de roches. En plein midi, le ciel rougissait à mon cœur, à ma terre nourricière je disais mon amour. Je disais que la nature avait sédimenté bien des ardeurs, que la fraîcheur venait toujours après l'orage.

J'ai passé des heures entières à contempler les roches du gué, à sonder les cicatrices qu'envenime le temps qui passe, à sentir les aiguilles de pin qui somnolent à la surface de l'eau. J'ai passé des siestes sans sommeil à défier de mon écho le sifflement reptilien du songe. J'ai chassé les guêpes d'un revers de manche, et j'ai aimé tout ce qui s'offrait à mes yeux. L'odeur triomphante de la chaude lumière des genêts a inondé ma joie.

O les pieds dans le gué, prenons le temps de rêver :

Les pieds dans le gué, prenons le temps de rêver !  
Cœur à cœur, l'amour ramifie mes racines,  
Il y a dès l'aube un baiser inachevé  
Qui mouille la pierre d'une fièvre orpheline.

Les pieds dans le gué, prenons le temps de rêver !  
Remplie d'espoir ma voix a gravi la colline,  
Pour ramener dans des gerbes de bruyère  
Les odeurs d'enfance des échappées d'hier.

O mon enfance, j'ai changé le cours des cieux !  
L'air dans le vent est amoureux de ma chanson,  
Et tenace comme le lichen orgueilleux,  
Ma passion endure les dolentes saisons.

Les pieds dans le gué, prenons le temps de rêver !  
Dans le sable à demeure la fraîcheur se glisse  
En murmurant à mon cœur un frisson d'éveil,  
Il y a dans la chanson un refrain complice.

En chaque pluie il y a un fleuve à venir,  
D'une fleur à l'autre, il y a l'abeille  
Qui emmiellent les pulpes des fruits d'avenir,  
La source désir à nulle autre pareille !

O mon enfance en la roche la lumière  
A tant aimé que j'en garde encor le reflet !  
La mousse y pénètre de belle manière,  
Sous le soleil, rien n'a rien transpiré de ses secrets !

Les pieds dans le gué, prenons le temps de rêver !  
Parmi l'écume le vent lève les étoiles  
Qui étendent leurs gousses aux branches des soirées,  
L'aubier dans le gué et l'écorce à la voile.

Sous la lune qui se faufilait dans la litière, les veillées allaient bon train.  
Les ombres erraient, trahissant le vent qui les pressait. Avec un balai de  
genêt, il fallait balayer la couche obscure qui embrumait les étoiles, c'était le

coup d'aile de l'ange divin. Les éristales et les moustiques se regroupaient autour de la lampe, les toiles d'araignée bordaient le silence. Les bêtes en ruminant songeaient aux pailles d'orge des moissons futures, mais elles devaient se contenter des fougères brunes comme la feuille séchée des étés tourmentés. Il fallait séparer la fougère de la ronce aigrie.

Ecoutez maintenant au mitan de la nuit, ce chant d'aurore :

Sépare de la fougère la ronce aigrie  
Qui blesse les mûres au pied du mauvais rêve !  
Sur la paille la lune est douce rêverie  
Qui allaite l'aurore quand la nuit s'achève !

La saison s'honore de ses deux récoltes,  
Le grain a sa balle et la paille a son or.  
Quand le coquelicot chante ses révoltes,  
Sépare de la fougère la ronce aigrie !

Les talus sont si tristes qu'ils grisent la pluie !  
Quand l'âme en peine déteint sur les fleurs moroses,  
Les parfums sont amers aux litières de nuit,  
L'épine rougit au cœur de la chair éclore.

Au chant des moissons le vent répand son haleine,  
Mais sur la litière effeuillée mon cœur soupire  
De ne sentir en son sein qu'une mûre en peine,  
Sépare de la fougère la ronce aigrie !

Dans le chariot de feu mon père aux sept songes,  
J'aimerais charger le temps de brins d'étoiles,  
J'aimerais redire aux beaux jours qui rallongent  
Séparez de la fougère la ronce aigrie !

Cette bouche affable qui sous tant de baisers  
Accompagne le songe sur des étendues  
Bordées, nourrit la moelle des cieus oubliés,  
L'âme de la fougère qui verdit les nues.

Ce n'est pas le sang qui manque aux gouttes de pluie,  
A l'étable l'odeur de lait presse le vent.  
Sépare de la fougère la ronce aigrie,  
Et écoute en secret le ferment de son nid !